



Nathalie Skowronek

NATHALIE BLIXEN

Au milieu des années 1980, une fillette maigre de 11 ans, que ses parents appellent « épinglette » et emmènent en voyage au Kenya, lit sous la tente, avec une lampe de poche, « la Ferme africaine », et c'est un choc, mieux : une révélation. Il lui semble se lire. Elle ne trouve pas seulement dans le récit de Karen Blixen ses propres émotions au contact d'un pays qui déjà l'ensorcelle, elle a aussi la conviction que l'auteur est sa sœur aînée. Comme la conteuse danoise, la petite et précoce Nathalie étouffe dans sa famille bourgeoise, se trouve une âme de « *pélican noir* » et ne veut plus être une jeune fille rangée. Elle aussi a soif d'ailleurs, d'aventure, d'une nouvelle existence. Plus elle grandit, moins elle s'accommode des conventions dont son milieu s'enorgueillit – études, mariage, grossesses, travail. Sans cesse, elle en appelle à Karen, son double imaginaire, sa bonne fée, sa protectrice. Elle voudrait bien écrire la vie magnifique et tragique de la baronne séditieuse qui aima l'Afrique, régna sur M'bogani, fonda la Karen Coffee Co, s'éprit de Denys et le pleura, mais c'est sa propre révolte contrariée et ses rêves brisés que la descendante de juifs polonais et la fille d'une femme suicidaire n'en finit pas de raconter. Sans Karen Blixen, Nathalie Skowronek n'eût jamais osé passer aux aveux dans ce premier livre ardent et reconnaissant. Preuve du pouvoir immense, sur nos vies, de la littérature.

Karen et moi, par Nathalie Skowronek, Arléa,
124 p., 15 euros.